

Hédonisme et désir dans *Les Confessions du Comte de** de Charles Pinot Duclos : s’agit-il d’un libertinage de la licence ou de la décence ?**

Hedonism and desire in the *Confessions of the Count** by Charles Pinot-Duclos : Is it a libertinism of license or decency ?**

Douroub NASRAOUI

Professeure principale à l’Académie militaire, Tunisie

Abstract

The fundamental issue of our problematic is rooted in the dichotomy that exists between hedonism and virtue, desire and morality, license and decency. What distinguishes this dichotomy is the process through which desire undergoes codification. This new configuration of love, which is far from being a courteous portrayal, is now seen as a systematic cultural code that meets an ethos that has dominated all libertine fictions.

This questioning around the literary representations of desire in Charles Pinot-Duclos narrative work highlights the various issues at stake in a libertinism that is deemed to be mundane, but whose ultimate keen is on morality. A so-called social morality that does not violate the cultural code, but is rather aligned with it.

La problématique fondamentale de notre sujet repose sur une dichotomie : entre hédonisme et vertu, licence et décence se trace tout un processus de codification du plaisir dans une nouvelle configuration de l’amour/ désir. Il s’agit de cette nouvelle éthique du sentiment qui, loin des représentations courtoises, est défini désormais comme un système régi par un code culturel et dont les mécanismes hédonistes ont marqué toutes fictions libertines de l’époque en question, à savoir le siècle de la Régence. Le désir sera représenté, dès-lors, comme une force propulsive qui a fait table rase de toutes proportions d’idéalisation du culte du sentiment. Ce dispositif de questionnement sur les représentations littéraires du désir dans le roman libertin met en évidence les différents enjeux d’un libertinage dit mondain mais dont la visée ultime est la morale.

Il s’agit d’une certaine vision sociale qui en dit long sur cette éthique libertine portant le cachet du siècle, siècle de dévergondage et du plein épanouissement des sens. L’éthique du siècle est exactement la suivante, pour citer Villeneuve :

« C’était alors la fin de la Régence, le règne des grandes dames aux mœurs faciles, des filles d’opéra ou des « Roués » complaisants : il fallait à un jeune homme un peu commune force d’âme pour résister au courant de dissipation désordonnée et malsaine qui entraînait la Cour et la ville vers l’oubli de toute pudeur, de tout

orgueil »¹

Il en découle toute une loi hédoniste qui repose sur des principes antithétiques qui ont alimenté la production littéraire de l'époque de la Régence et qui ont varié du libertinage dit de la bonne compagnie (le cas de l'œuvre narrative de Charles Pinot-Duclos) à une pluralité de formes de dissipation touchant parfois l'extrême expression du désir sexuel (l'œuvre de Sade n'en fut que le meilleur témoin d'un siècle qui ne raffina pas sur plaisirs assoiffés et désirs inassouvis dans leurs mécanismes et manifestations les plus extrêmes et obscènes). Il s'agit en tout état de cause du libertinage, sous les formes multiples qu'il emprunte, et duquel se dégage une loi majeure qui ordonne toutes connaissances physiques et rationnelles autour de cette sensibilité synonyme d'une éthique hédoniste.

Notons d'emblée que notre analyse ne portera pas sur l'histoire des idées dans leur processus définitoire des dénominations : libertinage/ libertin et hédonisme/ désir, car les études, anciennes ou modernes soient-elles, n'y manquaient pas. Nous aurons plutôt à nous pencher sur l'ensemble des convictions qui ont marqué la première moitié du XVIII^e siècle et qui ont ainsi procédé à de véritables ruptures d'ordre socioculturel avec les siècles précédents. Il s'agit pour l'éthique du siècle de la Régence de mettre fin à une déontologie idéaliste du sentiment puritain. Il s'agit aussi de rompre avec les anciennes conceptions de L'amour/désir, tel il a été conçu aux siècles précédents. Ces derniers n'ont fait que stigmatiser le corps en y imposant un code moral et religieux. Cette revendication des nouvelles formes d'une sensibilité physique sera réfléchié selon les mécanismes d'un dilemme social et langagier et ce, à travers la figure du fat ou du roué dans les fictions libertines du siècle. Encore, le désir, ce culte refoulé, autrefois, a-t-il été mis à l'épreuve avec l'apparition des nouvelles valeurs sociales d'une aristocratie qui a fait valoir des codes spécifiques. Une aristocratie mondaine dont les airs de frivolité et de dissipation sont incarnés par cette quête infinie voire une frénésie de fantaisies galantes ; ce qui n'est pas étrange ni au siècle, ni aux gens du siècle.

Conçu comme une transgression des valeurs bourgeoises, le désir, cette valeur constructive, s'intègre désormais avec la morale aristocrate dans les méandres de ses dynamiques et représentations sociales et culturelles. Et par contagion, l'amour se met à investir ce système de désir dans une sorte d'apologie des pulsions où le plaisir est considéré

¹ Charles Pinot-Duclos, *Les Confessions du comte de***, Acajou et Ziphile*, Introduction et notes bibliographiques de B. de Villeneuve, Paris, Bibliothèque des curieux, Les Maîtres de l'Amour, p.8.

comme une entité codifiée et qui reflète, peu ou prou, ce passage épistémologique d’une sensibilité rationnelle à un nouvel ordre de sensibilité. Ce nouvel ordre centre ses points de repères et l’ensemble de ses idées sur les mécanismes du corps, en mettant en exergue cette loi prépondérante des passions au sens physique ; loin des conceptions rigides qui favorisent le rationnel et dénigrent le sensuel. L’hédonisme se définit alors comme une sorte de jouissance impliquant cœur, corps et esprit loin de tout excès et de toute approche démesurée.

Identification ou transgression du code culturel ?

Nous démontrerons qu’il s’agit de revendiquer une certaine forme d’une vertu dite sociale qui ne transgresse pas le code mais répond plutôt à des mécanismes propres au siècle et à ses aléas ; et qu’au détriment de cette quête évanescence du sensuel, l’écriture libertine, dans ses variables degrés de représentation du désir hédoniste, avait toujours une visée moralisatrice. Car, vertu et mesure y ont été décidément repérables et constamment remarquables.

Dans notre article, nous soulignerons le lien inédit entre écriture libertine et mœurs séculaires, à la lumière de la prose alerte d’un homme de lettres, de cette littérature dite des coins et des recoins, à savoir Charles Pinot-Duclos qui fut connu dans les milieux littéraires et mondains, cafés et salons, mais presque mis à l’oubli par les commentateurs et la critique littéraire. Henri Coulet a écrit dans la Préface des *Mémoires sur les Mœurs* de Duclos : « Comme beaucoup de ses contemporains, il voit dans l’homme un être dont les facultés sont fondées sur la sensibilité physique et dont le mode d’existence est social. »¹

Ensuite, nous focaliserons notre attention sur pratiques et attitudes libertines du jeune fat dans *Les Confessions du comte de****, afin de démontrer s’il s’agit, dans ce cas de figure, d’un petit-maître ou d’un roué, d’un fat ou d’un vicieux converti en un honnête homme ou plutôt de ce que Jacques Brengues a défini comme un donjuanisme viscéral du héros duclosien.² A cet effet, nous commenterons l’évolution que le jeune mondain a su connaître et parfois a dû subir, afin de discerner les mécanismes de la métamorphose de son attitude libertine en une attitude vertueuse. Ceci mettra en exergue les enjeux des différentes formes d’éducation procurée avec abondance de ces femmes libertines à un jeune fat récemment initié. De toute évidence, les leçons de ces courtisanes vaniteuses et expérimentées n’ont su que vider le cœur du comte de tout sentiment probe et remplir son âme d’ennui et de mépris³ ;

¹ Charles-Pinot Duclos, *Mémoires sur les Mœurs*, Desjonquères, Paris, 1986, p. II.

² Jacques Brengues, *Charles Duclos (1704-1772) ou l’obsession de la vertu*, Saint-Brieuc, PUF, 1971.

³ « Je ne fus pas longtemps sans ressentir tous les dégoûts et toutes les peines d’une vie aussi agitée. », Charles-

et que seul l’amour d’une femme vertueuse ait pu sauver le comte des égarements de son cœur et de son esprit...

1. Charles Pinot-Duclos et Considérations sur les mœurs du siècle de la Régence :

Notre analyse s’étayera principalement à la lumière d’un ouvrage très répandu voire le plus lu à cette époque, à savoir *Les Confessions du comte de **** qui datent de la maturité de Duclos. Elles furent son second roman après *l’Histoire de Mme de Luz* et avant *Acajou et Zirphile*, puis Duclos se consacra à des travaux sur les mœurs... Nous précisons que l’édition dont nous disposons présente l’inconvénient d’offrir un texte tronqué où ils manquaient beaucoup de passages « les plus croustillants »¹, comme disait L.Versini. (cf. édition princeps). Libertin par tempérament, ce « diable amoureux », tel Laurent Versini le définit, Duclos, ce jeune mondain à l’image de ses héros fats et roués l’a déjà confessé : « J’ai été très libertin par force de tempérament, et je n’ai commencé à m’occuper des lettres que rassasié de libertinage, à peu près comme ces femmes qui donnent à Dieu ce que le diable ne veut pas »²

Ces mêmes propos de fatuité sont régulièrement et systématiquement reproduits sur la langue du comte de*** dans *Les Confessions* : « Je n’ai pas encore quarante ans, et j’ai épuisé ces plaisirs que leur nouveauté vous fait croire inépuisables. J’ai usé le monde, j’ai usé l’amour-même : toutes les passions aveugles et tumultueuses sont mortes dans mon cœur »³

Dans son article : « *Le rôle du narrateur dans Les Confessions du comte de *** de Charles Pinot-Duclos* », Colette Levin a caractérisé par « un air authentique » le comte de*** jouant ainsi le rôle du narrateur et ce, afin de fuir la censure, étant donné la mission confiée à Duclos en tant qu’historiographe du Roi, et pour aussi fournir un document historique fiable et dépourvu de harangues et de médisances au goût des gens du siècle. A cet effet, Duclos a su reformuler des détails purement autobiographiques dans le cadre de ses fictions. Sa quête primordiale est celle de conférer à ses mémoires le ton de l’histoire. A ce propos, Colette Levin a justement expliqué les enjeux du choix de l’anonymat du personnage éponyme dans *Les Confessions* :

« Pour unir l’utile à l’agréable le comte se soucie tout d’abord de donner un air authentique à son propre personnage. Rien n’est plus efficace que l’emploi de l’astérisque après le titre de comte pour suggérer l’existence

Pinot Duclos, *Les Confessions du comte de****, introduction et notes par Laurent Versini, Paris, 1969, p.48.

¹ Charles-Pinot Duclos, *Les Confessions du comte de****, op.cit, p. XVIII.

² Charles Pinot-Duclos, *Les Confessions du comte de****, op.cit., note 4, p. IX.

³ Œuvres de Duclos, *Les Confessions du comte de****, Paris, MDCCCLV, p. 151.

réelle d’une personnalité en vue, à qui il est important de garder l’anonymat. Entouré de personnages historiques, participant aux événements de l’époque, parlant avec un air d’autorité des diverses sociétés qui composent Paris, le comte établit et garantit la réalité de son existence. »¹

Il est donc évident que le siècle baigne dans la légèreté et le goût des plaisirs passagers, car dans Paris règnent ces nouveaux airs de dissipation : jouissance et inconstance, tels sont les principes et les valeurs incarnés par le siècle. Dans *Les Considérations sur les Mœurs de ce siècle*, Duclos a écrit dans ce contexte : « On sent plus à Paris qu’on ne pense, on agit plus qu’on ne projette, on projette plus qu’on ne résout »²

Répondant dans cette société élégante, Duclos, en tant qu’observateur et témoin des mœurs des gens de son époque, n’a fait que passer en revue toutes les variétés de la femme du monde/ mondanité :

« Les femmes à Paris, communiquent moins généralement entre elles que les hommes. Elles sont distinguées en différentes classes qui ont peu de commerce les uns avec les autres. Chacune de ces classes a ses détails de galanterie, ses décisions, sa bonne compagnie, ses usages et son ton particulier ; mais toutes ont le plaisir pour objet, et c’est là le charme du séjour à Paris »³

Paris, cette grande ville de perdition et du bonheur de ces femmes mondaines qui se trouvent dans l’obligation de mener une vie double en prétendant la probité et en se permettant toutes sortes de frivolité. Colette Levin a bien souligné cette duplicité et ces différents jeux de masque et de vanité qui caractérisent conduites et relations au sein de cette aristocratie :

« La poursuite du plaisir et les satisfactions de la vanité sont également les grandes occupations de la femme mondaine. Mais pour elle le jeu se complique par le fait qu’elle doit apprendre à cacher ses véritables motifs et à dissimuler ses désirs inavouables sous une série de prétextes acceptables en public. »⁴

Au sein de cette mondanité, l’homme ne fut pas exempt des prérogatives de la séduction où la conquête de ces femmes frivoles et passagères devint une stratégie bien définie et qui répondit aux modes et usages de cette caste sociale complexe et compliquée. Tout est masque et détour car toutes ces conquêtes ne font que répondre à des lois contractuelles de discours propres à une aristocratie supérieure et enfermée dans ses idées d’orgueil et de vanité. En témoignent les propos suivants de Colette Levin : « Donc pour les hommes comme pour les femmes le monde tel qu’il se dessine à travers le commentaire du comte n’offre que les

¹ Colette Levin, « *Fonction du narrateur dans l’enquête moralisatrice de Duclos* ». In : *Annales de Bretagne et des pays de l’Ouest*. Tome 83, numéro 4, 1976. La Bretagne littéraire au XVIIIème siècle. pp. 789-796, cf. p.790.

² Charles- Pinot Duclos, *Considérations sur les Mœurs de ce siècle*, Paris, 1880, p. 10.

³ Œuvres de Duclos, *Les Confessions du comte de****, Paris, MDCCCLV, p. 181.

⁴ Colette Levin, « *Fonction du narrateur dans l’enquête moralisatrice de Duclos* », op. cit, p. 793.

satisfactions des sens et de la vanité et entraîne en conséquence l’emploi du mensonge et du masque qui voilent la vraie personnalité. »¹

Il s’agit en somme de ces mondaines qui ne savent pas se priver de toutes sortes de plaisirs et de désirs et qui se précipitent vers les rencontres les plus galantes dans les petites maisons particulières. Mais aussi au sein de ces cloîtres, ces espaces de culte, et qui deviennent, paradoxalement, des coins de fantaisies. Il s’agit notamment de ces religieuses qui, ne supportant pas le fait de rompre avec les délices des plaisirs terrestres, et tout en voulant garder une apparence d’honneur et de pureté, ne font que pratiquer une religion de façade. D’ailleurs, l’un des exemples les plus frappants est celui de la religieuse Dona Antonia dans *Les Confessions du comte*^{***} qui, après avoir fait ses avances au comte, a su exercer sur son âme la plus vive des impressions. Que de multiples indices puissent prendre en charge l’association de deux paradigmes opposés, l’un se rattachant aux sentiments, l’autre aux sens : « ému/ vive/ impression/ cœur/ amour/ aime/ belle/ sentir/ agitation » ; « doux, grâces, douceur, feu, sentiments, aveu, passions, aime, goût, sens, sincère... »². On y opère une certaine gradation entre sentiments et sensations qui répondent aux codes de cette subjectivité amoureuse sur le mode de l’échange allant jusqu’à la confusion pour finir dans l’obéissance et l’assujettissement du héros à cette loi suprême du désir : « J’obéis à un ordre si doux ; mais que devins-je en voyant toutes les grâces réunies dans la même personne et relevées par toutes les recherches de la parure ! Je tombai à ses genoux »³

Une telle confusion s’explique par la nature même de la courtisane : une religieuse, incarnant tous les paradoxes de son statut et mettant à nu un théâtre de masques entre l’être et le paraître, ne peut susciter qu’étonnement et mépris. En voici des propos qui dévoilent ce paradoxe à travers la duplicité du caractère de Dona Antonia qui a su rester, en apparence, - fidèle- aux codes de son cercle pieux : « Si vous m’aimez, si le sentiment que je crois lire dans vos yeux sont sincères, il faut commencer par embrasser ma religion »⁴.

Et en vrai tacticien de l’amour, le jeune libertin, à savoir le comte de ^{***} dans *Les Confessions*, n’a pas tardé à calmer les troubles et les craintes de cette âme égarée : « Je voulus alors prendre une de ses belles mains et la baiser, pour éviter une profession de foi qui me paraissait assez déplacée... » ; et avec toute l’ironie qu’une situation pareille puisse

¹ op. cit, p. 793.

² Euvres de Duclos, *Les Confessions du comte de*^{***}, Paris, MDCCCLV, p.161-162.

³ Charles-Pinot Duclos, *Les Confessions du comte de*^{***}, op. cit, p. 162.

⁴ Charles-Pinot Duclos, *Les Confessions du comte de*^{***}, op. cit, p. 162.

engendrer, il lui fait l’aveu d’un vrai roué qui sait prendre à son propre compte et au bon moment l’esthétique même de la galanterie dans des fins perfides :

« En effet, elle lui apporta un bénitier dans lequel elle trompa un linge dont elle essuya l’endroit que j’avais touché, avec un si grand soin et une attention si marquée que je ne pus m’empêcher de sourire ; mais ne voulant pas choquer ses préjugés, je pris le parti de lui dire qu’elle était ma religion ; et l’amour me rendit peut-être plus catholique que je ne l’avais jamais été »¹

Duclos a déjà démontré dans *Les Confessions*, comment ces apôtres forment un parti puissant en pratiquant une religion de façade afin de tuer l’ennui qui gagne leurs âmes et leurs esprits. De ces fausses dévotes, Duclos n’a pas manqué de porter son jugement sur cette dévotion erronée :

« Sous le prétexte de recueillement, il leur est libre de faire avec très-peu de précaution tout ce que ce même public, si réservé sur elles, ne passerait point aux femmes du monde..., on y dîne avec la dévote, on y soupe avec la femme du monde ; de façon que la même maison pourrait en quelque sorte servir à l’une et à l’autre. »²

Dans les *Mémoires sur les Mœurs*, Duclos a déjà écrit : « La dévotion et l’amour s’allient également à l’intrigue »³

Un autre paradoxe qui a marqué aussi les airs du siècle et ses gens, c’est celui de l’amour conjugal décrié qui fait déjà partie des usages de la mondanité. Faisant sa première entrée dans le monde, le fat, autrefois, honnête homme, sera guidé dans ses premiers pas naïfs par des femmes expérimentées qui ne tardent pas à lui faire inculquer les valeurs de la douceur et de la bizarrerie de leurs fantaisies galantes. Il faut juste préciser que le statut de ces femmes mariées n’empêche aucun « commerce », terme cher à Duclos et dont l’usage est fréquent et redondant dans *Les Confessions* (près de 23 fois pour évoquer les fantaisies successives du comte de***, qui n’est autre que Duclos lui-même).

En effet, et au sein de cette subjectivité amoureuse du siècle, le mariage n’a été considéré que comme une forme idoine d’unions formelles qui reflètent non pas le sentiment mais plutôt le simulacre de l’amour. Il s’agit de ces mariages d’intérêts qui ne font que légitimer la dissipation de ces femmes aux mœurs frivoles et dégradées. Nous nous référons aux propos de Mme de Retel dans *Mémoires sur les Mœurs*, cette libertine athée en matière de sentiments, et qui, par ordre de pédantisme et de vanité, a fait assimiler l’amour à d’autres passions comme la haine, la colère et l’avarice ; tout en considérant la fidélité comme « une tyrannie

¹ Œuvres de Duclos, *Les Confessions du comte de****, Paris, MDCCCLV, p. 162-163.

² op.cit, p. 186.

³ Charles-Pinot Duclos, *Mémoires sur les Mœurs*, op.cit, p. 56.

insupportable », et « une folie cruelle »¹.

Dans ce cortège de femmes perdues : libertines, coquettes- avec toutes les variantes de la coquetterie -, courtisanes, intrigantes...la fidélité ne fut qu’un ridicule bourgeois qui ne fit pas honneur à une aristocrate de naissance illustre. Duclos a déjà expliqué ce phénomène de mariage au sein de la mondanité comme « une espèce de divorce continué »² car, ces femmes tout en cherchant à augmenter la liste de leurs amants n’en perdent jamais le goût d’en avoir un de plus. Et pour répondre à un tel caprice, elles osent arracher une conquête à une rivale rien que pour fuir un état de lassitude ou pour se débarrasser d’un amant ennuyant par son zèle et son attachement. De Villeneuve n’a pas manqué de résumer cette réalité mondaine du siècle en ces quelques lignes :

« On se prend devant le monde, puis le charme se dissipe avec le temps, l’illusion cesse : on s’était regardé comme parfaits, on ne se trouve même pas estimables, on se repent, on regrette, mais on n’ose l’avouer. On s’opiniâtre à vivre ensemble en se détestant, et le respect humain empêche autant de ruptures que la loi empêche de divorce »³

Il s’agit en somme d’une quête frénétique de gratifications sensuelles où les femmes, loin d’être authentiquement amoureuses, ne font que pratiquer l’art de paraître, ce qui met en évidence le donjuanisme viscéral du héros... Ce jeune fat évolue de la candeur à l’enracinement dans un univers de galanterie par l’intermédiaire de ces femmes libertines. Ces femmes mentors seront les garantes de ce jeu intersubjectif pour enfin finaliser l’éducation du jeune fat afin qu’il puisse être à la hauteur des lois de cette subjectivité amoureuse telles qu’elles ont été dictées par la mondanité.

2. Les Confessions du comte de* : s’agit-il d’un libertinage de la licence ou de la décence ?**

Cette mise au point établie dans la première partie de notre article est essentiellement portée sur le contexte social et culturel qui a permis la floraison des thèmes du libertinage dit de la bonne compagnie. Et Duclos fait partie de cette trame d’écriture libertine qui favorise plutôt l’art de la décence et ce, dans des visées moralisatrices. Ceci laisse déduire que *Les Confessions*, en tant que genre libertin, font partie de cette écriture de la bonne compagnie, et particulièrement, du genre romanesque galant, où le paradigme du sensuel est toujours

¹ Charles-Pinot Duclos, *Mémoires sur les Mœurs*, op, cit, p. 44.

² Charles-Pinot Duclos, *Mémoires sur les Mœurs*, p. 99.

³ Œuvres de Duclos, *Les Confessions, Acajou et Zirphile, Introduction et notes bibliographiques de B.de Villeneuve*, Paris, Bibliothèque des curieux, Les Maîtres de l’Amour, p. 13.

suggéré mais jamais exposé et affiché. Les scènes les plus vives qui agrémentent la narration se déploient avec beaucoup de finesse pour témoigner des charmes de ces moments délicieux de ces amours galantes ; et répondent ainsi à un art de la décence. Evoquant sa fantaisie avec la fausse dévote, Madame de Gremonville, en voici ce que le narrateur des *Confessions* se permet de raconter, sans toutefois, aller loin dans les détails : « Je saisis ce moment, je l’emportais sur un lit de repos, et je devins heureux. Dès que mon bonheur fut confirmé, elle fit éclater des regrets que je pris soin de calmer. »¹

Avec Madame d’Albi, et en parlant de ces maisons particulières, le comte de*** se contente d’en dire : « Nous y soupâmes et nous y passâmes la nuit la plus délicieuse. Nous ne sentîmes, en sortant, que l’impression d’y revenir. »²

Aucun détail davantage ni sur ces espaces intimes ni sur les traits physiques de ces figures féminines. D’ailleurs, ces femmes sont à peine esquissées et promptement peintes et présentées. Car, ce qui compte pour Duclos ce sont les actes et les faits ainsi que les répercussions des attitudes libertines et démesurées. Duclos, dont le libertinage est une attitude individuelle mais aussi un choix littéraire délibéré, semble suivre une stratégie du moraliste où l’écriture libertine s’avère un tremplin vers la morale et la vertu comme substitut et valeur ultime. Il s’agit d’une écriture qui prête certes à confusion étant donné le genre auquel appartient le roman, à savoir le genre libertin. Paradoxalement, le silence de Duclos sur la description minutieuse et ordonnée de tout portrait ou attitudes dissipées se contredit en fond et en forme avec le roman cynique ou érotique de l’époque.

Dans son article : « *Duclos, Sade et la littérature féroce* », Albert-Marie Schmidt a considéré Duclos comme l’initiateur de Sade. Il établit dans son article des rapprochements entre les écrits de ces deux libertins pour finir dans le constat suivant : « En somme, Duclos et Sade interprètent à la rigueur la théorie janséniste de la corruption fondamentale de la création. Ils considèrent que le vice comme l’expression de la nature, la vertu comme celle d’une anti-nature (peut-être angélique) qui s’oppose à son ordre et à ses fins. »³

La petite histoire dit que Sade fut un grand lecteur de Duclos et posséda son Manuscrit rare et inédit. Cinquante ans plus tard, le marquis de Sade fait étaler ses idées noires, affreuses

¹ *Œuvres de Duclos*, op.cit, p. 188.

² op.cit, p. 194.

³ Albert-Marie Schmidt, « *Duclos, Sade et la littérature féroce* », Revue des Sciences Humaines, avril-sept 1951, pp.146-155, cf. p. 153.

et débridées sur les infortunes d’une vertu dite injuste et dénaturée. D’ailleurs, ses trois versions de *Justine ou Les Infortunes de la vertu* (1787, 1791, 1797) retracent le grand mal et la cruauté qui rangent tout destin féminin faisant un choix conscient et délibéré de la vertu et de la piété. Du libertinage duclosien dit de la bonne compagnie à un libertinage sadien aigu, puissant et pénétrant la pudeur et la probité. Mathieu Villenave (1762-1846), cité dans l’article de Schmidt, en a dégagé des nuances subtiles : « Mais les tableaux tracés par Duclos ne font point rougir la pudeur, et ceux du Comte de Sade la révoltent jusqu’au dégoût... Duclos peint les mœurs d’un siècle corrompu, de Sade se livre aux dérèglements d’une imagination en délire. »¹

Ceci est dit, mais ce choix de l’écriture de la décence fut aussi un choix difficile à assumer de la part de Duclos face à un lectorat voyeur au sens moral du terme. Un lectorat qui se précipite vers la consultation des ouvrages qui fourmillent en histoires licencieuses voire luxurieuses donnant ainsi de l’élan à leurs imaginations vides et avides de toutes sortes de fantasmes. Cependant, ce qui compte pour Duclos, c’est plutôt le processus évolutif qui fait expliquer au lecteur l’ordre de l’évolution de toutes attitudes libertines vers des nouvelles attitudes vertueuses. Duclos fait de sorte que son lecteur soit averti afin qu’il puisse réfléchir sur ce processus sans toutefois porter des préjugés ou des jugements sur ce passage évanescent du vice aux grandes vertus. Car, selon Duclos, le moraliste, tout est proportionnel et l’humain est une entité tiraillée entre le mal et le bien qui sont toujours conçus, selon lui, en piédestal. Le moraliste pense que le Mal est une étape qui devait précéder le Bien pour ainsi préparer les douces vertus...

Cela justifie davantage pourquoi toute volonté d’anticiper une quelconque idylle par le recours à la description d’une scène érotique sera retardée par le discours : à l’instar du discours du fat courtois gardant toujours l’éthos de la douceur pour attirer ses victimes et les délaisser après sans regret d’où ce libertinage tacite appelé de la bonne compagnie. D’ailleurs, ces propos laissent déduire la vivacité de la passion du comte pour Mme de Valcourt ; telle est déjà l’attitude du jeune fat au début de chaque nouvelle conquête :

« Le plaisir d’être caressé par une femme aimable joint à l’impression que font sur un jeune homme du rouge, des diamants, des parfums, et surtout une gorge qu’elle avait admirablement belle, m’échauffait l’imagination ; enfin tous les airs séduisants d’une femme à qui le monde a donné cette liberté et cette aisance que l’on trouve rarement dans un ordre inférieur, me mettaient dans une situation toute nouvelle pour moi. »²

¹ *Œuvres de Duclos*, op, cit. p.150.

² Charles-Pinot Duclos, *Les Confessions du comte de****, introduction et notes par Laurent Versini,

Mais le charme des amours galantes s'évapore et les stratégies de séduction s'usent. Il s'agit de l'art de la conquête qui suit toute défaite. Car, une idylle fait apprendre davantage des leçons de séduction mais ne fait jamais inculquer des principes de délicatesse et d'attachement. Cette confession du comte de*** laisse déceler un état de lassitude ouvrant ainsi la voie à une nouvelle conquête déjà projetée dans l'esprit du jeune fat qui craint tout ordre de vide et aspire vivement au dérèglement et à l'ivresse des passions :

« Nous vécûmes un mois sur ce ton-là, mais bientôt je ne sentis plus le mérite de lui plaire. Bien loin de faire la moindre chose pour la conserver, je ne croyais pas courir le moindre risque de la perdre. Enfin, je me conduisis avec si peu de ménagement, qu'elle aurait dû cent fois me donner mon congé. »¹

Claude Reichler n'a pas manqué de résumer cet état de lassitude et de vide qui gagne le cœur et l'esprit du fat, lui, se croyant avoir été initié aux plus grandes leçons de fatuité : « Le scénario du récit d'initiation conduit à la dérégulation. Ayant troqué une idéalité contre une connaissance, le sujet, au terme de son parcours, ne supporte pas le savoir qu'il avait si vivement désiré. »² Il s'agit de cette loi contractuelle qui définit cette subjectivité amoureuse où le libertin semble munir le jeu de séduction avec art et perfection, sans toutefois, pouvoir se rassasier de cette abondance de désirs souvent tronqués et toujours inassouvis.

Il s'agit aussi des discours de ces femmes dissipées qui traduisent leurs craintes sur leur honneur voulant ainsi, et à tout prix garder les apparences de la probité en imposant à leurs amants beaucoup de discrétion, afin d'éviter les médisances de leurs semblables et par crainte de haine et de mépris au sein de cette mondanité.

À cet effet, tout ordre de discours de séduction, en atteignant un point culminant non pas de persuasion mais plutôt de manipulation, se métamorphosera en un pur discours de prise de pouvoir, qui aura pour unique visée le fait de permettre à l'élément masculin de triompher sur ces femmes affaiblies par l'emprise d'un discours scélérat et perfide. À ce niveau, nous remarquons une sorte de violence coercitive qui se traduit à travers un discours de prédation amoureuse. Mais ceci justifie d'autant plus le passage d'un discours porteur de violence métaphorique allant jusqu'à des coups de violence au sens propre incarnés par les scènes de viol sous l'effet de spasmes opérés précisément dans l'*Histoire de Madame de Luz*.

La séduction devient à un moment donné un acte verbal et performatif du moment où la

Paris, 1969, p.7.

¹ op, cit. p.11.

² Claude Reichler, « *Le récit d'initiation dans le roman libertin* », in : *Littérature*, n°47, 1982, pp.100-112, cf. p.107.

victime envisage d'exercer un pouvoir de refus. Cela fait attiser désir et envie voire une haine et une aversion débridées du suborneur. D'ailleurs, maints éléments textuels repérés dans les écrits narratifs de Duclos laissent dévoiler des prises de position paradoxales voire hallucinatoires émanant d'un simple désir de dire le désir et non de le faire accomplir. En témoignent les propos suivants : « Madame de Luz, elle-même, plus occupée du discours qu'attentive à l'action (le désir) de Monsieur de Saint-Géran, ne pouvait se défendre d'un plaisir secret qu'elle ne démêlait qu'imparfaitement. »¹.

Il suffit à cet effet de songer aux nombreuses conversations entretenues avec tous les types de femmes qui ont fait la liste heureuse du jeune comte dans les *Confessions du comte de***** : la coquette vieillissante, la femme de tête, l'aventurière méprisante, la capricieuse, l'écervelée, la fausse-dévote, l'intrigante, la bourgeoise parvenue...où tout rapprochement est retardé par le discours voire une pandémie de discours : la femme est séduite non pas pour être consommée mais plutôt échangée, puis assujettie et enfin abandonnée avec beaucoup de dégoût. A.D.Tunney a fini dans le constat suivant en analysant la prépondérance du discours comme stratégie de masque qui renie toute volonté de concrétisation du désir : « La parole, c'est le rêve de la présence du corps, contenue dans la langue, le rêve d'un corps totalement maîtrisé, réduit à un système de signes »²

Il en découle toute une philosophie de l'amour-goût que Duclos définit comme le sentiment du beau mais aussi comme amour sensuel : le goût est un sens qui, à force d'exercice peut évoluer et perfectionner. Duclos a su bien mener cette réflexion sur l'origine physique du goût dans une sorte de correspondances des sens, ce que Jacques Brengues a appelé « une philosophie sensualiste à l'état embryonnaire » : « Le premier qui adopte le goût pour symbole de ce qui flattait sa vue, son oreille et son esprit, crut y reconnaître quelques analogies avec l'impression des saveurs »³

Duclos entend par amour-goût, l'ensemble des expériences qui, à force de se multiplier, peuvent se perfectionner. Il pense que l'expérience apprend beaucoup et que l'homme doit chercher une de plus et au besoin s'en susciter d'autres. Car, pour comprendre le monde il faut le pratiquer. Cette pleine disponibilité à s'imprégner avec vivacité de toutes sortes de fantaisies auxquelles Duclos, en fin psychologue, exhorte ses fâts, est l'un des procédés de

¹ Charles Pinot-Duclos, *Histoire de Madame de Luz*, Saint-Brieuc, éd. Jacques Brengues, PUB, 1982, p.12.

² Anne Deneys-Tunney, *Écritures du corps de Descartes à Laclos*, PUF, Paris, 1992, p. 128.

³ Jacques Brengues, *Charles Duclos ou l'obsession de la vertu*, Saint-Brieuc, PUB, 1971, p. 512.

guérison des égarements du cœur et de l’esprit de tout comportement de dissipation et de fatuité. Ainsi, et au sein de ce contrat intersubjectif, la séduction cesse de définir ce jeu mondain du moment que la froideur gagne le cœur du séducteur, jadis séduit. L’amour-goût s’évapore et, cette âme, dépourvue de tout goût pour l’autre sexe, retombe dans le conflit du contrat de la sensibilité.

Le héros des *Mémoires sur les Mœurs* l’a déjà confessé après une longue promenade dans les jardins du vice : « Le goût que je sentis bientôt pour les femmes devint en peu de temps si vif que je n’étais pas en état de choisir un objet déterminé, elles faisaient toutes une égale impression sur mon cœur ou plutôt sur mes sens »¹

Il s’agit d’un contrat intersubjectif qui se définit comme un ensemble infini d’airs de vanité, de confidences froides et d’humiliations languissantes. Point d’obstacles, ce qui incite à plus de goût pour la gloire de séduire ces mondaines légères et parfois écervelées par leurs goûts insipides et débridés. Mais ce qui intéresse le jeune fat c’est le fait de les attirer avec beaucoup de perfidie pour enfin les faire assujettir et les abandonner du moment où leur attachement devient une lourde besogne. Ces libertines s’offrent avec la plus grande facilité que toutes les stratégies de séduction en deviennent lasses et vaines. Toute séduction s’éteint pour céder la place à un état de désenchantement, toute dissipation est synonyme d’inquiétude ; ce qui explique le vide atroce et la lassitude inouïe dans lesquels sombrent tous les fats de Duclos. Dans *Les Confessions*, le comte n’a pas tardé à exprimer son dédain envers les attitudes paradoxales de ces femmes dérégées qui se valent par la vivacité de leurs dispositions à s’offrir à leurs amants. En parlant de la caillette, en voici des propos qui ne manquent pas de dédain et de mépris :

« Une femme de ce caractère, ou plutôt de cette espèce, n’a ni principes, ni passions, ni idées. Elle ne pense point, et croit sentir ; elle a l’esprit et le cœur également froid et stérile... Elle prend un amant comme une robe parce que c’est l’usage »²

Le comte, ce libertin sentimental, sera guéri des tourments du monde grâce aux soins de Madame de Selve qui lui inspirera amour des devoirs et douceur des plaisirs, ce que Duclos appelle : « commerce délicieux »³

Dans un calme des sens et d’esprit, le comte sera racheté par les charmes et la félicité de sa douce amitié avec la femme qui a orné la liste de ses conquêtes. Par sa distinction et son

¹ Charles- Pinot Duclos, *Mémoires sur les Mœurs*, op.cit, p. 12-13.

² Œuvres de Duclos, *Les Confessions du comte de****, op.cit, p. 233.

³ Charles Duclos, *Les Confessions du comte de****, op ; cit, p. 254.

bel esprit, Mme de Selve a su incarner cette alliance fine et tant revendiquée par Duclos, celle de la beauté du corps et la probité de l’esprit. Ainsi désir et morale se réconcilient et le charme de l’attachement dissipera toute attitude froide et vicieuse. Le libertin des *Confessions* finit dans la tendresse d’une sensibilité sentimentale : « Mon amour, devenu plus tranquille, s’était uni à l’amitié la plus tendre... j’aimais uniquement madame de Selve, et je sentais qu’elle était absolument nécessaire au bonheur de ma vie. »¹

Il s’agit en somme pour Charles Pinot-Duclos l’historien, l’homme de lettres et le moraliste d’observer les travers de son siècle avec un œil amusé et parfois cynique sans, toutefois, porter de jugements radicaux ni sur l’homme ni sur la société. Il s’est penché dans ses pensées philosophiques, essais historiques ainsi que dans sa prose alerte sur les mécanismes de cette nature humaine. Il a été particulièrement intéressé par l’étude de cette âme et nature féminine, pour y déceler faiblesses et drames (une nature affaiblie par l’éthique masculine dans un siècle marqué, paradoxalement, par la prépondérance de l’élément féminin.) Car, selon Duclos, les mêmes germes du vice et de la vertu existent chez les deux sexes. La morale duclosienne consiste à comprendre et à étudier l’homme sans le juger ni le condamner, en cherchant le juste milieu par l’observation et l’examen et ce, pour garantir l’harmonie sociale d’une époque galante et sensible mais pleine d’honneur et de vertu.

Bibliographie

BRENGUES Jacques, *Charles Duclos (1704-1772) ou l’obsession de la vertu*, Saint-Brieuc, PUF, 1971.

DUCLOS Charles Pinot, *Les Confessions du Comte de***, Œuvres Complètes de Duclos*, Tome Premier, Paris, A.Belin, 1821.

——— *Les Confessions du Comte de****, Paris, Ed.critique par LaurentVersini, 1969.

DENEYS-TUNNEY, *Ecritures du corps de Descartes à Laclos*, Paris, PUF, 1992.

LEVIN Colette, « Fonction du narrateur dans l’enquête moralisatrice de Duclos ». In : *Annales de Bretagne et des pays de l’Ouest*. Tome 83, numéro 4, 1976. La Bretagne littéraire au XVIII^e siècle. pp. 789-796.

MEISTER Paul, *Charles Duclos (1704-1772)*, Genève, Librairie E.Droz, 1956.

REICHLER Claude, « Le récit d’initiation dans le roman libertin », in : *Littérature*, n°47, 1982. Le lit la table, pp. 100-112.

SCHMIDT Albert-Marie, « Duclos, Sade et la littérature féroce », in *Revue des Sciences Humaines*,

¹ Charles Duclos, *Les Confessions du comte de****, op, cit. p. 270.

1951, pp.146-155.

TRAHARD Pierre, *Les Maîtres de la Sensibilité Française au XVIII^e siècle (1715-1789)*,
Tome II, Paris VI, Ancienne Librairie Furne Boivin et Cie, 1932.

Notice bio-bibliographique de l’auteur

Douroub Nasraoui est professeure principale à l'académie militaire de Fondouk Jedid, Tunisie.
En cours de préparation d'une thèse de doctorat qui porte sur : *L'écriture du désir chez Charles Pinot-Duclos*. Membres de plusieurs comités d'organisation de journées d'étude et de colloques internationaux à l'ISSHJ. Elle a publié un article intitulé : "Les femmes libertines de Charles Pinot-Duclos et le discours du désir (ou le désir du discours), in *Les Cahiers de Friga*, N°1, 2019. **doudousas@yahoo.fr**

Version numérique